

PROPRIÉTÉ PRIVÉE

J'ai pensé que ce serait une erreur de tuer le chat, en général et en particulier, quand tu m'as parlé de ton projet pour son cadavre. C'était avril déjà, six mois que nous avions emménagé. Les maisons neuves rutilaient sous le soleil mouillé, les panneaux solaires scintillaient sur les toits, et le gazon poussait dru des deux côtés de l'impasse. Tu m'avais accompagnée à l'extérieur pendant que je rempotais les soucis sous la fenêtre de la cuisine. Les feuilles s'ébattaient entre mes mains gantées, et parmi elles les bourgeons gonflés à bloc, prêts à éclater sous la puissance des fleurs.

Tu avais réfléchi à tous les détails pour occire le gros rouquin. Comme tu les exposais tranquil-

lement, adossé à la porte d'entrée, j'ai continué de creuser la terre sans répondre. Sans doute ruminais-tu sous le coup de la colère, et tes mots n'auraient-ils pas plus de conséquence que lorsque tu t'emportes sur la cuisson de la viande ou l'accumulation de calcaire au bord de la douche. J'ai tassé la terre, étalé les racines au fond du trou. Je me suis dit que tu parlais par provocation. Que si tu avais la moindre intention de passer à l'acte, tu aurais insisté pour rentrer à l'abri des oreilles indiscrètes. Tu savais très bien qu'ici, rien ne demeurerait caché. Oui, c'étaient des mots gratuits pour semer le doute, agiter l'air.

Plus tard, quand nous sommes allés nous coucher, j'ai tout de même repensé à ton idée de tuer le chat. Je me suis demandé si je serais capable de sortir la voiture du parking de l'Intermarché et de rouler jusqu'à la zone artisanale pour acheter du produit antinuisible. De me garer au sous-sol de Leroy-Merlin, consciente que j'avais en tête un meurtre, pire, un assassinat. De prendre l'escalator vers le premier étage, d'interroger habilement le vendeur afin de sélectionner le produit le plus adapté à notre projet, comme s'il s'agissait de vulgaires chaussettes au Monoprix. Je me suis demandé à quel instant le meurtrier en puissance se transforme en assassin effectif, et si j'aurais le courage de traverser la frontière.

Le plus simple aurait été que tu y ailles toi-même. Que tu prennes la voiture et que tu te débrouilles avec ton foutu plan pour tuer le chat. Mais tu n'avais pas conduit depuis des années. Tu n'allais certainement pas t'y remettre pour l'occasion.

Dans le noir, je me suis vue verser le poison, le mélanger aux boulettes de bœuf. Déposer la gamelle devant la porte du jardin. Attendre l'heure du gros rouquin. J'ai senti sa fourrure contre mes bras nus lorsque je le soulèverais après qu'il aurait mangé. Je me suis vue le descendre à la cave afin qu'il y agonise discrètement, puis faire ce que tu avais prévu avec son cadavre. Parce qu'il ne s'agissait pas seulement de tuer le chat. Il s'agissait de signer notre triomphe, notre accession à la propriété privée.

D'abord je ne m'étais pas inquiétée que tu ne prennes plus la voiture. Elle dormait au sous-sol de notre ancien immeuble. On n'en avait pas besoin pour se déplacer dans Paris. Puis j'ai compris que ce n'était pas seulement affaire de commodité. C'était que tu n'avais plus l'intention, ni maintenant ni jamais, de te rasseoir derrière le volant.

Quant aux transports en commun, il ne fallait pas y songer. Tu avais commencé par éviter les longs trajets en métro, prétextant que c'était objectivement pénible de changer à Châtelet ou Montparnasse. Après quoi tu avais fait une croix sur le souterrain dans son ensemble. Tu avais lu un article

démontrant que l'air y était plus pollué que sur le périphérique. Tu n'allais pas t'asphyxier volontairement. Quand j'objectais que ça n'allait pas nous simplifier la vie, tu courais chercher l'article dans ton bureau, et tu me le collais sous les yeux alors que j'épluchais les légumes ou que je remplissais le lave-vaisselle. Ensuite c'étaient les bus qui avaient posé problème. Chaque mercredi, pour aller à ton rendez-vous avec Serrier, l'expédition se transformait en long calvaire. Il te fallait des heures de préparation psychologique, puis les bus étaient toujours lents, bondés de gens remarquablement inventifs dans le registre des incivilités. Bref, c'était tout vu, tu te limiterais à notre pâté de maisons, et tu prendrais un taxi en cas d'extrême nécessité. Notre appartement était spacieux et confortable, traversant est-ouest et bien chauffé. Nous possédions une belle bibliothèque. On pouvait très bien y passer sa vie sans s'ennuyer. Il y avait même une salle de sport en bas de l'immeuble. Tu t'y rendais chaque matin pour entretenir ton cœur et ton allure, afin que je ne devienne pas une épouse acariâtre ou une veuve prématurée. Le compromis semblait acceptable. Je n'ai plus discuté.

Mais après quelques années de ce régime, nous avons quand même résolu de déménager. Mes plantations poussaient à l'étroit sur le balcon. Les

jasmins débordaient de leurs pots. Les rosiers réclamaient vigoureusement la pleine terre qui leur permettrait de donner la mesure de leur branchage. De toute façon, il était grand temps de devenir propriétaires. Je travaillais sur le réaménagement urbain. Je croyais à l'expansion de la ville hors de ses frontières, au mieux-être de tous dans des zones verdoyantes de moindre densité. On s'éloignerait du bruit, de la pollution. Dans notre jardin, nous ne craindrions plus d'inspirer l'air à pleins poumons.

Soucieux de notre empreinte environnementale, nous voulions une construction peu énergivore, bâtie en beaux matériaux durables. Nous avons vite trouvé notre bonheur. Aux confins de la ville se tramaient des écoquartiers. Après quelques trajets en taxi, notre choix s'est arrêté sur une petite commune en plein essor. Elle était desservie par le RER, et les promoteurs nous faisaient miroiter l'extension à brève échéance du métro parisien. Nous étions sûrs de réaliser un bon investissement.

Le projet sur lequel nous nous sommes fixés était le plus beau et le plus cher de tous. Il consistait à transformer d'anciens entrepôts en allée résidentielle pour ménages aisés. Grâce à un système de récupération de chaleur couplé à des panneaux solaires, la parcelle serait entièrement autonome en énergie. Le recyclage des ordures se ferait

par des bornes en surface qui les dirigeraient automatiquement, via un réseau enterré, vers la déchetterie. Les produits organiques iraient dans un bac de compostage situé au bout de l'impasse. Ainsi pourrait-on cultiver un potager dans chaque jardin.

L'allée a mis deux ans à sortir de terre. Au cours de cette période, nous avons rêvé sur les plans des architectes. Quatre maisons mitoyennes, identiques de la toiture aux fondations, bordaient chaque côté de la voie. Au rez-de-chaussée, on pénétrait dans une grande cuisine ouverte sur le salon. De l'autre côté se trouvait un jardin enclos par des buis, sur lequel donnait également une pièce plus petite, où tu installerais ton bureau. J'aurais le mien à l'étage, entre la salle de bains et la chambre, dotée d'un balcon sur l'avant.

Plusieurs mois avant de déménager, nous avons mesuré nos meubles et découpé des bouts de papier pour les représenter à l'échelle. Après le dîner, nous déroulions les plans sur la table, et nous jouions à déplacer la bibliothèque, le canapé, à la recherche des emplacements les plus astucieux. Dans les grands magasins, j'admirais l'infinité de rangements disponibles pour les intérieurs amoureuxment aménagés. Nous nous couchions le sourire aux lèvres, imaginant le plaisir que nous aurions à prendre possession des lieux, la jubilation qui couronnerait nos choix avisés.



Ils sont arrivés une semaine après nous. Le camion a ronronné sous la fenêtre de notre chambre. On a coupé le moteur. Des pas ont raclé le gravier. Une clé a fouillé notre serrure. J'ai enfilé mes pantoufles pour sortir sur le balcon. Le froid piquait comme chaque novembre. Penchée sur la rambarde, je leur ai crié qu'ils se trompaient de porte et je suis retournée me mettre au chaud.

Toute la matinée, ils ont transbordé des montagnes de cartons. La maison mitoyenne s'emplissait d'une infinité de choses à côté de quoi la nôtre semblait renfermer une vie bien minuscule. C'était l'impression que j'avais eue en déballant nos affaires. Trente ans de vie commune résumés en

quelques milliers de livres, les meubles indispensables et très peu d'objets. Nous n'étions pas attachés aux objets. Nous pensions qu'ils obstruaient l'air, limitaient la circulation de la pensée. Mais ce jour-là, alors que je finissais de ranger la vaisselle dans les placards de la cuisine, leur absence m'a soudain vrillé le cœur. Entre les chutes de plastique à bulles et les morceaux de scotch, je me suis mise à pleurer. C'était plus fort que moi, je n'y pouvais rien. Je me suis efforcée de faire le moins de bruit possible, reniflant en silence. Mais tu m'as entendue malgré toutes ces précautions, et tu as déboulé dans la cuisine pour me mettre les points sur les i. Voilà deux ans que nous avons fait un choix mûrement pesé, parfaitement rationnel. Mon attitude était inconséquente. Nous méprisions le sentimentalisme et les émotions exacerbées. Je finissais de sécher mes larmes quand on a toqué à la porte.

Tout l'électroménager avait été livré. L'électricité et l'internet fonctionnaient parfaitement. On ne voyait pas qui ça pouvait être. Tu m'as regardée avec insistance. J'ai compris qu'il ne fallait pas compter sur toi pour ouvrir. J'y suis allée.

Une brune gracile en justaucorps et fuseaux noirs se tenait sur le seuil, un bambin juché sur la hanche. Elle me tendait un biberon.

– Micro-ondes, a-t-elle commandé. Trente secondes, pas une de plus.

J'ai pris le biberon comme on accepte les tracts à la sortie du métro, quand le geste est trop catégorique pour vous laisser la possibilité de refuser. La brune m'a emboîté le pas vers la cuisine.

Tu avais foutu le camp, mais je t'entendais marcher dans ton bureau, à l'affût du moment où elle s'en irait. Je me suis avancée vers le micro-ondes. J'ai cherché où brancher l'appareil, mais toutes les prises avaient disparu. Je ne retrouvais rien dans ma cuisine, alors qu'une semaine plus tôt j'en maîtrisais le territoire les yeux fermés. Les larmes sont remontées.

– Ça n'a pas l'air d'aller, a gloussé la brune.

Tu as aussitôt réparé.

– Charles Caradec, enchanté. Ne faites pas attention à ma femme, elle est un peu sonnée.

La brune a gloussé de nouveau mais plus nerveusement. C'est l'effet que tu fais aux jeunes femmes impressionnables.

– Annabelle Lecoq, a-t-elle bredouillé en extirpant sa menotte de la poignée virile dont tu la gratifiais.

Puis elle s'est tournée vers moi pour me réclamer un café.

– Ici, c'est moi qui fais le café, as-tu déclaré avant de prendre les choses en main.

Négligeant les tasses que je venais de déballer, tu as fait couler un expresso dans un gobelet en

plastique que nous recyclions depuis huit jours. Après quoi tu l'as escortée vers la sortie, elle, son fils et son biberon que tu avais réussi à faire réchauffer en trente secondes, pas une de plus.

– Quelle conne, j'espère qu'on ne va pas trop l'entendre avec son gosse, as-tu conclu en refermant la porte.

Nous avons éclaté de rire. C'était la première fois que la tension se relâchait depuis les heures irréelles du déménagement, les tournicotages incessants à la recherche du meilleur endroit pour telle lampe ou tel guéridon, qu'il faudrait ensuite déplacer de nouveau car c'était bien sûr trop tôt, beaucoup trop tôt pour savoir comment vivre dans cette maison.

Main dans la main, nous sommes allés admirer notre jardin. Ce n'était pour l'heure qu'un long rectangle herbeux. Mais au bout s'étendait une parcelle inconstructible, si bien qu'on voyait le ciel, de longues effilochures jaune pâle à travers la grisaille de novembre.

C'est là que nous avons aperçu le gros rouquin. Il venait de franchir la haie qui nous séparait du jardin mitoyen. D'abord il s'est contenté de raser le sol, flairant l'herbe, nous observant l'observer de biais. J'ai ouvert la porte-fenêtre et je me suis accroupie pour l'appeler avec des petits bruits de langue. Il s'est approché avec méfiance, puis il a

fini par venir se frotter à mes jambes tandis que je lui chatouillais le cou. Le gros rouquin a pris ça comme une invitation à visiter la maison. Tu as aussitôt objecté. Tu as déclaré que s'il entrait une fois, il serait là toujours, et que si je n'y trouvais encore rien à redire, je n'allais pas tarder à voir ce que j'allais voir. J'ai continué à lui gratter le ventre. Je n'avais que faire de tes prédictions.

Notre maison était la première de l'allée côté impair. En face vivaient les Taupin, un couple de quadras avec deux adolescents. On se croisait tous les jours en sortant la poubelle ou sur le chemin du RER. On échangeait quelques paroles amicales. On se réjouissait de posséder de belles maisons. Cécile m'avait spontanément tutoyée. Elle m'avait tout de suite plu. Elle était un peu plus jeune que moi, sans prétention, futée. Nous étions convenues de prendre le café chez elle à la première occasion.

J'y suis allée un dimanche après-midi, pendant que tu faisais la sieste. Quand je suis arrivée, Patrick achevait de poser la cuisine. J'ai admiré

les ajustements au millimètre, le bois massif délicatement huilé. Nous avons fait poser la nôtre par un professionnel, suivant les conseils du vendeur pour le choix des meubles et l'implantation. J'avais protesté quand il nous avait présenté le devis – quatorze mille euros sans l'électroménager – mais il avait ajouté qu'il nous offrait un grille-pain multifonction. Tu avais argué qu'on n'achetait pas tous les jours une cuisine sur mesure, on n'allait pas chipoter pour une fois qu'on se faisait plaisir. J'avais signé le devis.

Cécile a sorti du four une tarte aux poires. Elle s'est excusée avec un sourire gêné. Oui, le week-end elle faisait un peu de pâtisserie. Avec les enfants, elle avait pris cette habitude. Je me suis assise sur un tabouret de bar et j'ai attendu qu'elle coupe la tarte. Je cherchais une phrase agréable, mais tous les mots me paraissaient inadéquats. J'avais si peu l'habitude qu'on m'offre de la tarte, je n'arrivais pas à savoir si cette attention me faisait plaisir. Cécile m'a demandé si je travaillais. Je l'ai observée avec inquiétude. Elle s'est aussitôt reprise :

– Le week-end, je voulais savoir si tu bossais aussi le week-end.

– Je travaille tous les jours et tous les soirs, ai-je répliqué dans un sourire, et j'ai mordu la pâte.

Il fallait admettre que c'était bon. Tu ne pré-

parais jamais de dessert. À t'entendre, les douceurs ramollissaient l'esprit, et j'avais dû me laisser convaincre, ou j'avais simplement oublié le goût du sucre.

– C'est important de s'investir, a commenté Cécile avec nostalgie.

Puis elle m'a raconté comment elle était passée aux quatre cinquièmes après la naissance de son deuxième enfant – Apolline, treize ans déjà – et comment, depuis qu'elle ne travaillait plus le mercredi, ses collègues ignoraient systématiquement ses remarques lorsqu'elle prenait la parole en réunion. Je l'ai écoutée en finissant ma part de tarte. Je connaissais ces discours et ces revendications. Je les lisais dans le journal. J'ai observé Cécile, sa tarte, son chemisier maculé de petites traces de beurre. Elle était gaie. Je me suis demandé si j'aurais été heureuse dans son chemisier, aussi heureuse qu'elle le paraissait malgré les taches.

En partant, j'ai dit que, la prochaine fois, on se verrait chez nous. Nous possédions une belle cave. On déboucherait une bonne bouteille pour l'occasion. C'était une invitation parisienne, sincère sur le moment mais formulée hors de toute temporalité, ainsi l'interlocuteur devine qu'elle ne se réalisera jamais. Mais Cécile venait de Seine-et-Marne. Une invitation était une invitation. Elle m'a répondu qu'ils étaient disponibles le samedi



en quinze. J'avais deux semaines pour te faire accepter l'idée.

Comme Cécile me raccompagnait sur le pas de la porte, je me suis réjouie une fois de plus que le gazon pousse aussi bien. Les premiers jours, nous prenions mille précautions pour ne pas l'endommager. Mais rien ne semblait entamer sa résistance, et nous ne nous gênions plus pour fouler l'étendue vert électrique où s'accrochaient les gouttes de pluie et les araignées.

Il lavait la voiture. C'était un modèle coûteux et sans singularité. Ils étaient parfaitement assortis. Je l'ai salué poliment. Il a répondu :

– Arnaud Lecoq, je crois que vous avez déjà fait la connaissance de mon épouse.

Et il s'est remis à briquer le véhicule. Les maisons de l'allée ne possédaient pas de garage afin d'encourager les circulations douces. Nous avions laissé la nôtre au parking de l'Intermarché. Je me suis demandé un instant pourquoi Lecoq avait garé la sienne devant chez nous, mais il y avait sans doute une bonne raison. Arnaud semblait aimable, après tout. J'ai pensé que j'avais mal interprété l'attitude de sa femme. Nous étions

parties sur de mauvaises bases. Tout serait bientôt rectifié.

Je me suis dirigée vers le magasin. À Paris, nous vivions entourés d'enseignes concurrentes, et nous n'avions pas de mots assez durs pour condamner l'invasion des villes par la grande distribution. C'était bien de ne plus avoir le choix. Enfin nous nous contenterions de l'essentiel.

Un vieil homme vendait du houx devant les portes automatiques du supermarché. Je lui ai promis que oui, en sortant. Les rayons débutaient par les habituels étalages de fruits et légumes. J'ai soupesé une orange, l'ai jugée molle, une tomate que j'ai aussitôt reposée. On se trouvait ensuite face aux laitages. Il y avait le minimum, et je m'en suis voulu de cette réflexion, car il y avait évidemment bien plus que cela, des dizaines de variétés de desserts parfumés à tous les arômes imaginables. Mais il n'y avait pas tes yaourts au lait de brebis.

J'ai avancé, pensant prendre un poulet. C'était facile, tu n'aurais qu'à le mettre au four en rentrant de ton rendez-vous avec Serrier. Bien sûr, je proposerais de t'aider. Mais tu répondrais qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même et que, de toute façon, je n'avais aucun sens de la cuisson. Alors je me servirais un verre de vin et je mettrais le nez dans l'ordinateur jusqu'à ce que tu me dises de venir à table.